
Dakhliya, Jocelyne. — *Lingua franca*

Cécile Canut



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/14308>
ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 23 novembre 2011
Pagination : 1001-1004
ISBN : 978-2-7132-2299-3
ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Cécile Canut, « Dakhliya, Jocelyne. — *Lingua franca* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 204 | 2011, mis en ligne le 16 décembre 2011, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/14308>

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

© Cahiers d'Études africaines

Dakhliya, Jocelyne. — *Lingua franca*

Cécile Canut

RÉFÉRENCE

DAKHLIA, Jocelyne. — *Lingua franca. Histoire d'une langue métisse en Méditerranée*. Arles, Actes Sud, 2008, 591 p., bibl., index.

- 1 Embarquer sur le « navire » *lingua franca* de J. Dakhliya c'est d'une certaine manière accepter de s'engager dans une aventure dont on ressort transformés : cette traversée pleine de remous nécessite de sortir des lignes droites afin d'entrer dans un temps composé d'interstices, d'entre-deux, de pleins et de déliés, des petits riens qui font l'histoire. Sur plus de 480 pages (armaturées de presque 80 pages de notes, plus un index et une bibliographie exhaustive sur le sujet), l'auteure nous fait parcourir les territoires d'un espace aux frontières toujours mouvantes, entre Orient et Occident, bien au-delà du pourtour méditerranéen souvent de mise lorsqu'il s'agit d'explorer le fantôme d'une langue devenue mythe par manque d'études sérieuses à son sujet : la *lingua franca*.
- 2 Il est difficile en quelques mots de retracer la trajectoire complète d'un ouvrage d'une si grande richesse d'autant que la succession des chapitres combine habilement une progression dans le temps et l'espace avec une évolution conceptuelle convoquant à la fois les dimensions historiques, sociales, politiques et linguistiques. Longtemps occultée en tant qu'objet d'histoire par la recherche académique, la *lingua franca* est il est vrai un objet quelque peu fuyant dont personne n'avait jusque-là entrepris de tracer le cheminement dans toute sa complexité spatio-temporelle. Véritable gageure et gigantesque chantier : le pari est réussi. À l'image du caractère composite de cet idiome et de sa présence multi-site — de Venise à Alger et de Marseille à Constantinople en passant par Livourne ou Salonique —, les sources plurilingues (en langues arabe, française, italienne, espagnol, etc.) nécessitées pour une telle étude, étendue du XVI^e au XIX^e siècle, sont impressionnantes. Ajoutée à ce vaste panorama d'archives presque « sans limites », touchant à la fois les textes littéraires ou administratifs, les récits de voyages ou les rapports d'ambassadeurs, la complexité du repérage des occurrences est augmentée par

la fluctuation des dénominations de l'objet même : si la *langue franque* est devenue un générique, les formes *franco*, *italien corrompu*, *langue gémique*, *petit mauresque*, *petit franc*, *pidgin* puis *sabir* s'ajoutent à celui plus fréquent de *lingua franca*.

- 3 L'objectif de Jocelyne Dakhliya est triple : rendre compte de la forte présence géographique de cette langue jusque dans les terres continentales, montrer que nous avons affaire à une véritable langue et non pas à « un jargon de fortune » (Hagège) et enfin décrire la singularité de cette langue, ce dernier point conduisant même l'auteure à tracer des pistes de réflexions épistémologiques quant aux analyses des dynamiques linguistiques actuelles. Tout au long des dix chapitres, le parti pris résolument historique est éclairé par une forte connaissance des analyses épilinguistiques de l'anthropologie du langage et de la sociolinguistique : chaque texte est analysé à la fois en fonction de son contenu mais aussi des sources énonciatives, des situations d'interlocution qu'il met en scène, des contextes politiques qu'il révèle et de la polyphonie discursive au sein de laquelle il s'insère. L'enchâssement de ces disciplines (histoire et sociolinguistique pour aller vite) convie à une révolution épistémologique dont l'anthropologie linguistique qui se met en place en France actuellement devra tenir compte à l'avenir. En effet, les résultats produits dans cet ouvrage sont déterminants et renforcent l'impératif historique dans l'interprétation des phénomènes linguistiques, passés ou présents, écrits ou oraux. Cette approche permet ainsi de balayer un certain nombre de lieux communs longtemps avancés à propos de la *lingua franca* comme celui de sa stricte expression d'un consensus et d'une fusion entre les locuteurs, celui de sa restriction à un « jargon » parlé uniquement par des hommes sur le pourtour méditerranéen, celui de son usage à défaut d'autres langues communes entre deux étrangers, ou encore celui de sa caractéristique dialectale issue de l'italien.
- 4 La remise en cause de tous ces points résulte d'un questionnement historique initial concernant la dissymétrie de l'usage de la *lingua franca* en Méditerranée : pourquoi les sociétés islamiques ont usé de manière si libérale des langues européennes dans leurs relations avec les étrangers venus d'Europe ? Répondre à cette question nécessite alors de comprendre les significations attribuées par les observateurs à ces formes linguistiques, c'est-à-dire d'« établir ce que recouvrait cette notion pour ceux qui en usaient et de clarifier les situations d'énonciation dans lesquelles le phénomène était avéré » (p. 20). L'hypothèse principale qui va être défendue est celle de la neutralité de la *lingua franca* qui « se détache de sa détermination identitaire » (p. 15). En effet celle-ci n'est liée à aucun enjeu de territorialité, de souveraineté. Elle n'est porteuse d'aucun marquage identitaire et d'aucune détermination sociale. Ni langue de civilisation, ni langue de culture, cet objet composite fait d'un mélange de mots italiens, espagnols, portugais, français et arabes, est toujours la langue de l'autre, un « trait d'union quasi organique » (p. 114) entre Orient et Europe, un lieu d'échange, sorte de « no man's langue » (p. 207) qui n'appartient à personne. Cette absence de marquage autre que celui de l'altérité constitutive du langage permet à l'historienne de reconstituer la fluctuation des frontières de l'altérité « à géométrie variable » (p. 20). Ces xénologies (p. 190) multiples, variables selon les sources et les lieux de repérage, résultent du hasard des rencontres, pacifiques et pleines de curiosité ou plus conflictuelles voire cruelles dans le cadre des guerres de courses, des bagnes, des captivités, des conflits politiques. En rétablissant l'ouverture à l'autre et à sa parole, telle qu'elle s'exerce pendant presque trois siècles au Maghreb comme au Levant, l'auteure rompt ainsi avec une vision interculturelle classique, visant à lire l'histoire méditerranéenne à la lumière d'une appréhension

essentialiste (« choc des civilisations »), fruit d'une lecture coloniale voire postcoloniale de l'histoire. Faire « voler en éclats toutes les imputations de repli et de fermeture à l'autre dont les sociétés islamiques font banalement l'objet » (p. 478) par l'étude de l'« acclimatation ancillaire [à] cette romanité linguistique » (p. 478), c'est alors inscrire au cœur même du lien entre Occident et Orient l'indistinction comme mode de relations sociales et culturelles. Jocelyne Dakhliya pourrait s'en tenir à une apologie d'un « métissage » de bon aloi tel que pourrait le laisser entendre le sous-titre de son ouvrage *Histoire d'une langue métisse en Méditerranée* : la puissance de son analyse tient à l'inverse dans le dépassement d'une telle approche étayée sur des catégories figées, en privilégiant par exemple, au détour d'une phrase, le terme « détissage » (p. 472). Si le « divers » est précieux, le mélange est haïssable (p. 485) : « [La langue] tend à devenir le dernier bastion légitime de la pureté, dès lors que ni la nation, ni l'ethnie, ni *a fortiori* la race, ne justifient plus ce statut » (p. 487). Contre l'invocation utopique du métissage comme valeur qui supposerait « l'absolue dissolution des frontières » (p. 486), il devient urgent d'articuler les « lieux neutres de la communication » (p. 487) avec l'adversité, ou ce que nous pourrions nommer le *pouvoir* au sens foucauldien, notion non évoquée par l'auteure mais qui semblerait intéressant à intégrer à ce moment de l'analyse. La dernière phrase du livre (« Parler d'une même langue ce n'est pas parler d'une même voix ») indique clairement le parti pris : s'« il n'est de langue que de contact » (p. 24), celle-ci ne porte en elle-même aucune valeur opposée à celle de la pureté, elle ne reflète ni la convivialité ni la fraternité, elle est bien déchargée de toute qualité. Plus encore : puisque des pratiques multiples peuvent à certains moments être dotées d'un nom, ou de plusieurs, c'est que des délimitations, fussent-elles à « bords flous », prennent sens dans les relations sociales sans qu'il soit besoin d'investir la langue d'affects particuliers. La *lingua franca*, illustration magistrale de multiples autres langues de par le monde, doit donc conduire à repenser scientifiquement la notion même de *langue*, aujourd'hui très fortement rechargée par les vulgates identitaires, nationales ou ethniques, ce que Jocelyne Dakhliya nomme « l'appartenance d'une langue à soi » (p. 28, et titre du dernier chapitre), mettant en cause cette « obsession » (p. 475) à laquelle il serait bon de renoncer.

- 5 Historiquement, les effets de cette formation discursive épilinguistique issue de la nationalisation et de la purification linguistiques sont très clairement situés en Méditerranée : ils datent de la fin du XVIII^e siècle. La rupture avec l'appréhension de la « langue du milieu du gué » qui « n'abolissait alors aucune différence entre des locuteurs » (p. 473), est étudiée dans le dernier chapitre (« De la langue franque au sabir et après »). À la fois assimilée à la domination et au mépris des Européens pour les musulmans, la *lingua franca* se transforme, pour devenir la « langue des Chrétiens » qu'il ne faut plus parler, un *sabir* dévalorisant. « Petit mauresque », « petit franco » « mélange barbare », « langue de portefaix », « mauvais français », « salmigondis de langage » : du côté des colonisateurs, « le sabir devient ainsi la langue d'un groupe, les "indigènes" » (p. 449), effaçant irrémédiablement le « libre véhicule » qu'était la *lingua franca* et inscrivant les pratiques dans une hiérarchie linguistique. L'impact immédiat de cette nouvelle configuration politique sur les pratiques langagières est sans précédent : l'hétérogénéité se réduit progressivement aux langues françaises et arabes, la signification de ses usages est assignée à une stratification sociale forte (le duel colon/colonisé), les discours à son propos sont dépendants d'une « exigence de pureté de part et d'autre [qui] s'intensifie, se systématisent » (p. 438).

- 6 Alors que la *lingua franca* n'a jamais été un objet de forte attention en tant que « langue nomade », le *sabir* devient soudain un sujet d'étude colonial parce que symptôme du supposé déficit linguistique des colonisés, auxquels on imposera alors la langue française, porteuse de « civilisation ». Le *sabir*, cette nouvelle « langue de subalternes » (p. 427) reflète la « levantisation » du Maghreb, alors assimilé à un Orient lui-même déterminé par la confusion et la « cacophonie » (p. 418). Constantinople, longtemps cité de la grandeur du multiple, devient le symbole d'une Tour de Babel née de la punition divine.
- 7 Il semble que cette entrée politique dans « l'épure de la langue » (p. 410), au XIX^e siècle, sera déterminante pour toute la formation discursive épilinguistique tant du côté oriental qu'occidental, à la fois reflet et instrument de la cartographie identitaire qui tend à s'étendre actuellement jusqu'en Afrique.
- 8 Il y aurait encore beaucoup à dire sur cet ouvrage qui fourmille d'informations précieuses. Terminons avec la dimension épilinguistique la plus novatrice à propos des « modalités de l'entre-deux ». Dans sa conclusion, l'historienne en vient à se demander si la *lingua franca* pourrait être associée à cet « espace tiers » défini par le postcolonialisme : « À l'entre-deux colonial de la souffrance et du déchirement, éventuellement fécond, répondrait l'entre-deux "post-colonial" celui de "l'espace tiers" et de la langue réinventée, créolisée, et d'une nouvelle culture à soi [...]. » La réponse est claire : « C'est en réalité la notion même d'entre-deux qu'il faudrait récuser, dès lors qu'elle entérine une disjonction partiellement illusoire entre des "mondes en contacts", et reconduit, surtout, un schéma du (double) centre et de la périphérie — quelque statut central, quelque fonction vitale que se voit reconnaître aujourd'hui par inflexion, par réplique, cette périphérie » (p. 486).
- 9 Au-delà des disciplines, la singularité d'une telle pensée vaut la peine d'inviter chercheurs et étudiants, historiens, linguistiques et anthropologues, à lire et méditer longuement un texte magnifique en tout point.